

Alice ou la répétition

par Céline Gatien

Longtemps le lieutenant Varegas s'était couché à point d'heure, tant pour des raisons professionnelles que privées. Mais en ce funeste mardi, il n'était même plus question de se coucher du tout.

C'est à vingt-trois heures que madame Bergon, propriétaire de l'Auberge de la Rivière, avait appelé. La blonde, la délicate, la délicieuse Alice Raynaud n'était toujours pas rentrée d'une promenade nocturne de presque deux heures. Elle n'était escortée que par Chocolat, son yorkshire nain, avec son collier rouge et sa laisse assortie. En partant, elle avait eu un rire entendu pour expliquer que celui dont elle devait partager le petit souper – langouste, fruits exotiques, champagne, déjà montés dans la chambre 3 – serait un peu en retard. Elle allait promener Chocolat au bord de la rivière en l'attendant. Habituee de l'auberge – toujours la chambre 4 – Alice exigeait de ses compagnons qu'ils retiennent la chambre voisine de la sienne, pour parer à l'éventuelle venue d'un mari suspicieux, et l'hôtesse approuvait cette prudence rentable.

Seulement, ce soir, alors que les amoureux auraient dû être au chaud depuis longtemps, personne n'avait revu Alice qui pourtant ne passait pas inaperçue. L'hôtesse, constatant que la clé du 3 n'était plus au tableau, était allée y frapper puis coller son oreille à la porte : aucune réponse, aucun bruit. Incompréhensible ! Imaginant le spectacle navrant de la langouste ternie, des glaçons fondus dans le seau à champagne, elle avait cédé à l'angoisse, humaine autant que commerciale, et avait alerté la gendarmerie. Le lieutenant était alors parti vers l'auberge, escorté du brigadier Blanchet.

Et Varegas en avait assez. Bien sûr, cette maudite nuit et ses heures de recherche dans le brouillard, avec ce vent glacé qui s'insinue sous l'uniforme, c'était le métier. Tout comme la découverte laborieuse d'un pauvre tas de chair sanguinolente, avec juste assez de stupeur dans l'œil pour rappeler que c'était un être humain. Rien d'autre que le quotidien d'une profession vouée aux atrocités de ces individus qui se prouvent qu'ils existent en saccageant des vies. N'empêche que c'était trop ! Le meurtrier avait fait trop fort dans la sauvagerie. Aucune femme – même la pire, et il s'y connaissait ! – ne méritait ça. Et ce salaud s'en était pris au chien ! Cette minuscule boule de poils, avec son collier de cuir verni rouge, sa médaille gravée à son nom... Massacrer un chien qui s'appelle Chocolat ! L'achever à coups de talons, après avoir tabassé puis étranglé sa maîtresse ! Le chien avait dû rester là, stupide, tétanisé, au lieu de fuir de toutes ses courtes pattes pour laisser les humains entre eux. La brute avait lâché ses dernières bouffées de rage sadique sur cette petite chose gémissante. C'est du moins ainsi que Varegas reconstituait la scène.

— Chef, on pourrait rentrer maintenant. Les gars de l'identité arrivent. Ça nous sert pas à grand chose de nous les geler en les regardant faire.

— La ferme, Blanchet. Je veux comprendre. Celui qui a fait ça est une sale bête. Non, une bête ne ferait pas ça. Va te mettre sous la couette si le cœur t'en dit. On se reverra plus tard.

Comme ses collègues, Blanchet savait que Varegas l'impénétrable avait « eu des malheurs » et que ce sujet était tabou. La seule faiblesse avouée de l'officier était son affection pour son chien Clam, un bâtard hirsute ramassé sur une plage bretonne. Son passé conjugal et quinze ans d'enquêtes criminelles l'avaient convaincu que la prétendue humanité de ses semblables était illusoire comparée à la tendresse que lui témoignait son seul compagnon. Aussi traitait-il chaque enquête comme un pur exercice de réflexion, jetant sur les coupables et les victimes le même regard dépassionné. Pourtant, Blanchet voyait juste en jugeant que son chef encaissait mal ce crime. Ce matin-là, dans le petit jour hésitant qui faisait peu à peu sortir de la brume l'eau grise de la rivière, les berges verdâtres, le chemin boueux, Varegas se sentait accablé par l'obligation de plonger dans les replis de l'âme de cet assassin.

L'arrivée des techniciens du crime avec leur matériel sophistiqué l'obligea à sortir de ses réflexions moroses. En attendant une heure décente pour interroger l'entourage de la victime et les témoins éventuels, il décida de rentrer chez lui. Dans l'appartement aux murs nus, Clam dormait, collé au radiateur. Il se dressa d'un coup à l'entrée de son maître qu'il accueillit à grand renfort de jappements éperdus et de coups de langue :

— Suffit, Clam, suffit, mon chien ! Tu ne l'aurais pas laissé faire, toi ? Tu l'aurais défendue, hein ?

Attablé devant un bol de café corsé, indispensable pour retrouver ses moyens après cette nuit blanche, Varegas grattait la grosse tête dure de Clam et revoyait le chien de poche sanglant, avec son fin collier rouge... Et la laisse ? L'arme du crime, sans doute. Il faudrait la retrouver, passer au peigne fin la berge glissante... La mécanique de l'enquête se mettait en place, chassant les réactions trop personnelles. Cette fois, le lieutenant Varegas était prêt.

Le crime avait eu lieu vers 22 heures. Sur la berge, on trouva du sang, celui de la victime et du chien, et un escarpin au talon cassé. Des piétinements allaient jusqu'au saule creux où le corps avait été sommairement caché. On distinguait les empreintes laissées par des escarpins à hauts talons, des robustes chaussures d'homme et, curieusement, des fines chaussures de femme à talon plat, de la pointure des escarpins. Enfin, une touffe de cheveux bruns restait accrochée à une branche : l'analyse confirmerait que ces cheveux avaient été arrachés à une perruque.

Varegas s'installe à son bureau, repousse des piles de dossiers et deux canettes de bière pour dégager l'ordinateur. Blanchet introduit un homme hébété au regard fixe :

— Chef, c'est monsieur Raynaud. Le mari, précise-t-il à voix basse.

L'intéressé a dû entendre mais il ne réagit pas. On l'a tiré du lit, encore ensommeillé, pour l'informer du meurtre de sa femme. Involontairement, Varegas marmonne : « Le voilà, celui-là... » Il s'arrête aussitôt, retrouve le ton de l'enquêteur :

— Asseyez-vous, monsieur. Nous allons parler un peu avant que vous n'alliez identifier la victime...

Varegas en a vu des gens à qui on vient d'asséner la nouvelle du meurtre d'un proche, des gémissants, des incrédules, des violents... Celui-ci semble être un écrasé : la quarantaine, très mince, blême, prostré, il regarde ses mains agitées par de brefs tremblements convulsifs. Le ciel lui est tombé sur la tête. Blanchet en est tout retourné. Varegas, lui, réserve toute son attention aux mains de l'homme. Soudain, une voix cassée, monocorde, qui semble poursuivre un monologue intérieur, rompt le silence :

— Je ne sais pas.... Je ne comprends pas... Elle n'aurait pas dû être là...

— Où pensiez-vous qu'était votre femme, monsieur Raynaud ?

— Chez son amie Marianne, à Orléans. Elle y allait souvent. Marianne Voison est malade. Je ne sais plus. Je me fous de Voison, de ses maladies... Je veux ma femme !

Raynaud s'est levé d'un bond. De ses poings fermés, il martèle la porte d'une armoire métallique. Le zombie inerte s'est mué en un fauve déchaîné que deux gendarmes ont bien du mal à maîtriser. On le rassied, on le maintient sur sa chaise. Toute son agitation retombe d'un coup. Il émet des petits bruits mouillés puis les larmes débordent. Enfin, stimulé par un café brûlant qu'améliore une rasade de cognac – la fiasque était dans la poche de Blanchet – il se soumet docilement à l'interrogatoire.

— Donc vous n'étiez pas inquiet de l'absence d'Ali... de madame Raynaud ?

— Mais non ! Je devais travailler pour mon concert de la semaine prochaine. Je suis premier violon dans l'orchestre départemental. Je dois jouer en solo la Romance en fa... Ça vous dit quelque chose ?

Varegas grogne un vague acquiescement.

— Ma femme n'aime pas Beethoven. Ça lui donne la migraine, dit-elle. Je n'ai pas été étonné qu'elle aille voir son amie pour me laisser libre de répéter toute la nuit. Chacun de nous respecte les activités de l'autre. Nous nous entendons si bien !

Varegas ne relève pas l'erreur dans le choix du temps. Pas encore veuf dans sa tête, bien sûr ! C'est si difficile de croire qu'on puisse se retrouver seul, du jour au lendemain...

Raynaud se tait un moment. Malgré sa patience bien connue, le lieutenant tapote la table avec la pointe de son stylo. Le mari soupire, paraît comprendre ce qu'il attend :

— Vous voulez savoir où j'étais cette nuit et ce que j'ai fait ? J'étais chez nous, tout bêtement ! J'ai travaillé cette fameuse Romance, très tard, en oubliant tout, même la voisine qui râle toujours. Je m'enferme dans ma musique, vous savez. Et puis j'étais seul et un peu triste quand même. Alice me manque dès qu'elle s'en va.

Il s'arrête. Cette fois, il a pris conscience de sa situation. Il s'effondre sur le bureau, sa tête dans ses mains. Varegas observe encore les blessures, petites mais profondes, qui marquent ces mains soignées. Comme s'il avait compris ce regard, l'homme accablé relève la tête et déclare sur le ton de l'évidence :

— C'est Chocolat qui m'a fait ça. Il était jaloux quand j'approchais sa maîtresse...

— Il faut y aller, maintenant... dit Varegas d'un ton neutre.

L'homme agrippe le bras du lieutenant, le serre avec violence :

— Vous allez le retrouver, ce salaud, hein ! Et vite !

— Nous ferons l'impossible, monsieur Raynaud. Comptez sur moi.

Raynaud reparti, le lieutenant entame son enquête à l'Auberge de la Rivière. Il connaissait bien cet endroit, dans une autre vie. Un vieux pont aux arches moussues, des berges ombreuses, le Loiret qui miroite, paisible, à peine troublé par le sillage des canards... L'Auberge affiche ses nappes à carreaux, ses lampes à abat-jour rouges sur les tables de bois, ses poutres apparentes, ses fenêtres à petits carreaux colorés réchauffant le confort impersonnel des chambres : du rustique apprivoisé pour des rencontres plus ou moins licites...

Varegas monte sans crier gare à la chambre 4. Il tient toujours à pénétrer seul dans l'intimité du mort, mais cette fois, il a le sentiment de commettre une intrusion grossière. Il ouvre machinalement le sac de voyage contenant nécessaire de maquillage, parfum capiteux, lingerie ruisselante de dentelles et discret étui de préservatifs. À part, les croquettes et les biscuits que Chocolat ne grignotera plus. Une enveloppe bien en évidence, « POUR FRANCK » attire Varegas qui l'ouvre et reste un moment sans réaction, assis sur le lit. Enfin il glisse le document dans une pochette plastique, jette un coup d'oeil circulaire et sort.

Blanchet l'attend, un sac plastique dans la main :

— Le personnel, c'est pas le Ritz ! lui annonce-t-il. Et les clients, ça se bouscule pas. À part la 4, y a que trois chambres occupées. On a trouvé ça dans la 3...

C'est d'abord madame Bergon que Varegas entend. Elle parle volontiers de cette cliente fidèle, presque une amie. Pour ce qui est de ses hommes – petit rire entendu – Alice avait du goût pour le changement. Le rire s'éteint quand Varegas déplore le manque de vigilance à l'accueil : lui-même est monté sans être vu. Cette fois, l'inconscience et la paresse du personnel alimentent la loquacité de la dame. Varegas l'interrompt :

— Bref, votre auberge est un moulin. Ceci dit, avez-vous remarqué quoi que ce soit qui puisse concerner l'enquête ?

Elle secoue la tête et sort dignement sur un geste de l'officier. Du personnel, circonspect, il ne tirera pas grand-chose. Seule la serveuse du bar retrouvera le souvenir vague d'une femme brune qu'elle a vu passer une fois, non deux : « Je ne sais plus, moi ! Je suis pas un flic pour surveiller tous les gens qui passent !... »

Varegas expédie les occupants des chambres 1 et 2. Au 1, une dame revêche n'a rien vu, rien entendu. Que lui importait cette créature trop maquillée avec son chien ridicule et ses talons démesurés ? La chambre 2 a abrité les ébats d'un couple qui, selon l'homme, avait mieux à faire que d'espionner une nana et son chien. En fait, le seul qui intéresse l'enquêteur, occupe la chambre 3. Franck Drieux est réticent sur le motif de son séjour :

— C'est très personnel. Je... Je préférerais ne pas en parler.

— Mais vous allez le dire tout de même, parce que ça m'intéresse, ironise Varegas en observant le regard fuyant et le visage mou de ce grand gaillard de vingt-six ans.

L'homme souffle bruyamment, fourrage dans ses cheveux, cherche en vain une assise confortable. Son pied droit tressaute et un peu de sueur perle sur son front.

— Vous êtes bien nerveux ! Auriez-vous mal dormi ? Pourtant, l'auberge est confortable et accueillante, par exemple pour un rendez-vous discret...

— Et alors ? C'est interdit ?

— Pas du tout. Mais vous allez me donner les coordonnées de la personne...

— Elle n'est pas venue, grommelle Franck. Je l'ai attendue toute la nuit.

— Et vous en avez oublié son nom, c'est ça ? Eh bien, pourquoi pas Alice Raynaud ?

Franck Drieux pâlit encore plus. Varegas lui verse un verre d'eau que l'homme engloutit. Il s'essuie la bouche d'un revers de main, baisse la tête...

— Voyons, mon vieux, si vous aviez rendez-vous hier soir avec la victime, votre témoignage deviendrait capital !

Silence éloquent. Le stylo de Varegas recommence à tambouriner. Le jeune homme se ronge un ongle, hésite puis, d'un seul coup :

— Eh bien oui ! Je devais retrouver Alice. On se connaissait depuis deux mois et c'était formidable. Elle était mariée avec un jaloux, qui lui faisait une vie impossible. Elle voulait le quitter mais elle avait peur. Alors, on se voyait en douce. Elle avait une amie à Orléans qui lui servait d'excuse pour se libérer de temps en temps. Je l'avais appelée l'après-midi pour lui dire que je risquais d'être en retard. Elle est arrivée comme prévu à l'auberge et elle a dû sortir Chocolat en m'attendant. En arrivant, j'ai pris ma clé pour laisser mon sac au 3 et je suis allé frapper à sa porte. Oui, on prend chacun une chambre. Ça revient un peu cher, mais son musicien n'a pas d'horaires sauf quand il joue dans son orchestre. Vous écoutez ce que je vous dis ? Vous avez l'air de vous en foutre. Donc, elle n'était pas là et je

suis retourné dans ma chambre. J'ai fini par m'endormir en l'attendant. Je n'ai rien à voir dans... cette histoire.

Varegas interrompt la danse de son stylo, en observe la pointe, le repose.

— Donc, vous étiez dans votre chambre vers 22 heures... Et vous n'avez pas entendu frapper ?

— Qui ça ?

— La patronne. Elle a insisté, écouté, sûrement regardé par la serrure... Personne !

— Ce n'est pas vrai : elle a tout inventé !

— Dans quel but ? Moi, je suis persuadé que ni vous, ni votre amie n'étiez dans vos chambres. Seulement nous savons où était Madame Raynaud...

Franck Drieux se rapetisse sur son siège, comme écrasé par le poids des soupçons. Il renonce à son scénario peu convaincant et balbutie, si bas que son interlocuteur doit se pencher vers lui :

— J'ai voulu aller la chercher. Je n'aimais pas la savoir seule dans cet endroit désert. Et ce n'était pas Chocolat qui l'aurait défendue... Il se serait sauvé à toutes pattes...

— Elle le tenait en laisse...

— Ça dépend... Si elle était déjà morte...

— En effet. L'assassin lui a peut-être arraché la laisse pour l'étrangler.

— C'est possible... le salaud... et le petit chien... Je l'aimais bien, moi, Chocolat...

Varegas a brusquement pris un air très présent. Il martèle d'une voix dure :

— Qui aime bien châtie bien, c'est connu. Eh bien, ce salaud, comme vous dites, a emporté la laisse. Mais il n'est pas malin : où l'avons-nous trouvée, Franck ?

Franck bafouille qu'il n'en sait rien, évidemment, puisqu'il n'est pour rien...

— Sous votre lit, là où vous l'aviez si mal cachée. Et sur la table de chevet de la victime, on a trouvé une lettre qu'elle vous destinait. Un peu dure, cette lettre. Humiliante, même, cette façon de vous donner votre congé.

— Mais quelle lettre ? Qui vous dit qu'elle était pour moi ? Pourquoi aurait-elle voulu me quitter ? On allait vivre ensemble...

— Donc vous l'avez lue, cette lettre ?

— Mais non ! Je n'ai même pas pu la voir puisque je ne suis pas entré dans sa chambre ! Je suis allé directement au bord du Loiret.

Varegas exhibe posément l'enveloppe et la lettre, les pose à plat sur le bureau. Le nom a été tapé à la machine sur une enveloppe qui paraît intacte ; la lettre, toute chiffonnée, est manuscrite, d'une écriture parfaitement maîtrisée et d'un style sobre.

« J'espère que notre nuit t'a plu : c'était notre chant du cygne, mon pauvre ami. Je ne mets pas en doute ta bonne volonté, mais ta petite musique m'ennuie. Tu ne voudrais pas

continuer à m'ennuyer, toi qui avais la prétention de me faire une vie agréable. Trouve-moi une remplaçante au diapason de ta médiocrité. Adieu. Sans rancune. Alice. »

— Vous prétendez toujours qu'elle voulait vivre avec vous ? Supposons qu'elle ait oublié de fermer sa porte, qu'en entrant, la lettre vous ait sauté aux yeux... Vous sortez furieux, vous l'apercevez, seule avec son chien, vous explosez, elle se moque de vous... Je vois bien ça, et la suite : votre retour dans votre chambre, l'affolement, l'arme du crime cachée en vitesse, la nuit passée à trembler et au matin, les gros mensonges... Vous n'êtes pas un criminel aguerri, ça crève les yeux. Le crime passionnel, ça se plaide, Franck, surtout que votre Alice n'était pas une sainte. Avouez tout de suite. Ça ferait meilleur effet...

Il ne faudra à Varegas qu'une petite heure pour que Franck s'écroule et avoue tout ce qu'un enquêteur peut attendre d'un suspect. Blanchet traîne une loque gémissante qui réussit à peine à signer des aveux complets et circonstanciés pendant que Varegas, rentré chez lui, se livre à une récapitulation laborieuse que Clam est seul à encourager, l'œil humide, sa grosse patte posée sur les genoux de son maître.

Une enquête rondement menée. Un peu trop, peut-être. Si tous les assassins s'appliquaient à laisser derrière eux tous les indices nécessaires à la découverte du coupable, le métier serait plus facile. Cette lettre « pour Franck » chez Alice, la laisse mal cachée chez Franck... Et cette femme qui écrit sa lettre de rupture à l'avance ! Elle comptait sans doute la glisser dans la poche du pauvre amant endormi avant de s'éclipser. Bizarre tout de même. Et risqué, s'il se réveillait. Et pourquoi mettre cette lettre en évidence ?

Varegas s'irrite : un coupable plausible a avoué. Que vouloir de plus ? Il devrait bien s'offrir, au lieu de cette nuit passée à ruminer, une virée déjantée comme il les aimait autrefois. Autrefois. Quand aucune femme souriante et cynique, avec sa blondeur, son parfum, le bruissement de ses dessous, ne lui avait pourri l'existence. Une de ces créatures faites pour ravager la vie d'un homme. Une femme si proche d'Alice Raynaud.

Mais ces aveux de Drieux, qu'est-ce que ça vaut ? Anéanti par un désastre qui le dépasse, il a fini par croire ce qu'on lui a soufflé. À sa place, j'aurais peut-être craqué comme lui. Perdre une Alice, ce n'est pas rien. Cette femme qui lui disait : « Je veux vivre avec toi » et devait si bien savoir le dire... Ils sont deux, maintenant, à se morfondre. Deux cocus, deux veufs, si on veut, l'officiel et l'autre. J'irais bien rendre visite à l'officiel aux mains griffées, juste pour vérifier l'hypothèse qui me trotte dans la tête. Allez, Clam, laisse-moi me coucher. Demain, j'aurai besoin d'avoir des idées plus claires.

C'est la voisine du dessous que Varegas verra d'abord. Elle est normalement en mesure de confirmer la présence du violoniste qu'elle a dû entendre longtemps ce soir-là. La vieille dame a la démarche lente mais l'esprit vif.

— Si je me souviens de cette soirée ! Il n'en finissait pas avec son violon. J'ai attendu dix heures pour monter. Il jouait encore et encore. J'ai frappé vingt fois en l'appelant. Je crois qu'il a fait exprès de ne pas entendre. Quel mufle ! Et pour un grand artiste, il en rate des notes ! Toujours au même endroit ! Il recommence et c'est toujours pareil. Moi, ce maudit passage, je finis par ne plus le supporter...

Blanchet et deux techniciens précèdent Varegas chez Raynaud :

— On doit faire une recherche dans les vêtements de votre défunte. C'est du boulot de la scientifique. Moi, je sais pas trop, mais le chef vous expliquera. Il arrive derrière moi.

Raynaud les laisse entrer avec un soupir excédé. Il paraît remis de ses émotions, même si son geste pour serrer son violon peut passer pour un moyen de garder son calme. Varegas survient, cordial et rassurant.

— Simple routine. On doit procéder à des recherches sur des vêtements qu'un tiers aurait pu toucher, gants, manteaux, écharpes... On peut trouver des empreintes, comparer... C'est encore une épreuve pour vous, mais la recherche de la vérité est primordiale.

— Vous avez bien les aveux de ce Drieux ? Quand je pense à ce qu'il ose dire à propos d'Alice...

— Oh ! les aveux ! Souvent, des suspects se suggestionnent, avouent n'importe quoi, se rétractent le lendemain...

— Il s'est rétracté ?

— Non. Mais je ne serais pas étonné qu'il le fasse...

Raynaud a du mal à cacher une certaine fébrilité. Varegas se fait attentionné :

— Remettez-vous, monsieur Raynaud. Je suis navré de vous avoir interrompu dans votre travail. Rien de tel que le travail pour oublier sa peine. Tenez, si vous voulez, vous mettriez un instant de côté ce drame en me jouant ce morceau, du Beethoven, je crois...

— La Romance en fa, oui, murmure Raynaud avec un minuscule sourire qui signifie clairement : Qu'est-ce que ce flic inculte peut comprendre à la musique ?

Raynaud a du talent. La mélodie s'enroule et s'épanouit, la coda est brillamment enlevée. Pas une seule anicroche. Varegas applaudit, s'émerveille :

— Je ne comprends pas que vos voisins...

— Oh ! je n'ai pas de problèmes. D'autant que la voisine d'en dessous est dure d'oreille.

— Tiens ! Elle n'est pas loin d'en penser autant de vous. Vous ne l'avez pas entendue frapper, à plusieurs reprises, mardi soir...

— Mais je n'étais.... J'étais tellement pris dans mon travail...

— Vous avez bien fait. Vous avez merveilleusement progressé depuis ce soir-là. Il paraît que vous repreniez toujours le même passage et que vous vous trompiez toujours au même endroit... Elle m'a soutenu qu'on aurait dit un enregistrement qui repassait sans arrêt.

— C'est idiot, cette histoire. Qu'est-ce qu'elle va chercher, cette vieille folle ?

Varegas le regarde, regarde ses mains, ses doigts maigres qu'il croise nerveusement comme pour empêcher quelque chose de s'échapper.

— Les gens se focalisent parfois sur des détails insignifiants... Tenez, moi, je me demande comment un artiste attentif à ses mains peut s'être fait ces écorchures si profondes qu'elles restent encore très visibles. Oui, oui, vous m'avez expliqué leur origine... Vous nous dérangez, Blanchet ! Quoi ? Qu'avez-vous trouvé ?

—Euh... dans un sac poubelle, ce manteau, plein de boue en bas, de la glaise, un peu comme au bord de la rivière...

— J'aurais cru Madame Raynaud plus soigneuse... Et puis ?

— Et puis des chaussures de femme, à talon plat. Comme les empreintes de là-bas...

— Serait-ce les chaussures de la femme brune aux longs cheveux ? Dites-moi, monsieur Raynaud. Je vois que vous possédez un matériel très sophistiqué : peut-on imaginer qu'un enregistrement aurait pu faire croire à votre présence ?

— Des suppositions ne sont pas des preuves, lieutenant !

— Ces indices vont devenir bavards entre les mains de la police scientifique ! L'ADN, vous savez... Allons, Raynaud ! Elle voulait vous quitter, c'est ça ? La lettre froissée, c'était pour vous : « Ta petite musique m'ennuie ». Insupportable, pour un homme amoureux. Alors, on se déguise en dame brune, avec ses vêtements. Elle est aussi grande que vous et vous êtes si mince ! Vous ne devez même pas être serré dans les chaussures. Vous connaissez bien l'auberge, vous avez dû y aller souvent, n'est-ce pas ?

Raynaud devrait s'indigner, protester. Il marque un temps, contemple la pièce confortable où des effluves du parfum d'Alice traînent encore, puis il part d'un rire grinçant :

— Vous êtes un malin, vous, lieutenant. Je vais vous dire : maintenant qu'elle est partie, être en prison ou ici, ça n'a plus beaucoup d'importance. Elle se croyait très fine, mais elle était incapable de garder ses secrets au fond d'elle-même. Elle tenait un journal intime très détaillé qu'elle cachait dans le panier de son avorton de chien, sous la garniture molletonnée. Un panier à double fond ! J'avais trouvé la cachette en fouinant, alors qu'elle était chez son « amie ». Dès lors, j'ai tout su d'elle et de ses escapades. Elle était constante, la petite garce : elle tenait à son auberge, notre ancien lieu de rendez-vous. Elle croyait pouvoir me traiter comme son guignol de premier mari, un gendarme, figurez-vous. Et ça, pas question. Alors, quand elle a déposé cette horrible lettre dans l'étui de mon violon, j'ai décidé qu'elle allait me le payer, sans oublier le minus qui cachait les secrets sous son

derrière et le dernier gigolo en date. Le hasard m'a fait surprendre leur conversation au téléphone. Ce retard me facilitait les choses. J'avais déjà expérimenté la tenue de la dame brune, déjà fauché un passe-partout à l'auberge. Quand j'ai rejoint mon Alice au bord de l'eau, j'ai retiré ma perruque pour qu'elle reconnaisse son « petit homme » et qu'elle comprenne qu'il était le plus fort. Son joli cou, quel plaisir de le serrer, malgré ses ongles ! Et la tête du costaud quand il les a retrouvés, elle et le nain ! Il ne m'a même pas vu tant il geignait, à genoux dans la boue. Perruque remise, je suis retourné terminer ma mise en scène... Mais vous, vous n'avez pas pataugé longtemps. Vous êtes allé vite en besogne pour me découvrir. Chapeau, lieutenant !

Le rire de Raynaud s'est figé en rictus. Varegas, lui, hésite. Peut-on se confier à un assassin ? Enfin il lâche :

— Je ne mérite pas vos compliments. Ce que vous avez fait, j'avais eu un si violent désir de le faire... La lettre d'Alice Raynaud, à quelques détails près, est la copie de celle d'Alice Varegas quand elle a quitté son gendarme amoureux et aveugle jusqu'au ridicule pour un musicien génial qui devait enfin lui offrir la vie qu'elle méritait. Pauvre Alice ! Elle n'a jamais fait preuve de beaucoup de jugement...

FIN